

LES AMOURS DE PSYCHÉ

ET

DE CUPIDON.

LIVRE PREMIER.

Quatre amis, dont la connoissance avoit commencé par le Parnasse, lièrent une espèce de société que j'appellerois académie si leur nombre eût été plus grand, et qu'ils eussent autant regardé les muses que le plaisir. La première chose qu'ils firent, ce fut de bannir d'entre eux les conversations réglées, et tout ce qui sent sa conférence académique. Quand ils se trouvoient ensemble et qu'ils avoient bien parlé de leurs divertissements, si le hasard les faisoit tomber sur quelque point de science ou de belles-lettres, ils profitoient de l'occasion : c'étoit toutefois sans s'arrêter trop long-temps à une même matière, voltigeant de propos en autres, comme des abeilles qui rencontreroient en leur chemin diverses sortes de fleurs. L'envie, la malignité ni la cabale n'avoient de voix parmi eux. Ils adoroient les ouvrages des anciens, ne refusoient point à ceux des modernes les louanges qui

leur sont dues, parloient des leurs avec modestie, et se donnoient des avis sincères lorsque quelqu'un d'eux tomboit dans la maladie du siècle, et faisoit un livre, ce qui arrivoit rarement¹.

Polyphile y étoit le plus sujet. (C'est le nom que je donnerai à l'un de ces quatre amis). Les aventures de Psyché lui avoient semblé fort propres pour être contées agréablement. Il y travailla long-temps sans en parler à personne : enfin il communiqua son dessein à ses trois amis, non pas pour leur demander s'il continueroit, mais comment ils trouvoient à propos qu'il continuât. L'un lui donna un avis, l'autre un autre : de tout cela il ne prit que ce qui lui plut. Quand l'ouvrage fut achevé, il demanda jour et rendez-vous pour le lire.

Acante ne manqua pas, selon sa coutume, de proposer une promenade en quelque lieu, hors de la ville, qui fût éloigné, et où peu de gens entrassent : on ne les viendroit point interrompre ; ils écouteront cette lecture avec moins de bruit et plus de plaisir. Il aimoit extrêmement les jardins, les fleurs, les ombrages. Polyphile lui ressembloit en cela ; mais on peut dire que celui-ci aimoit toutes choses. Ces passions, qui leur remplissoient le cœur d'une certaine tendresse, se répandoient jusqu'en leurs écrits, et en formoient

¹ La Fontaine a eu ici en vue la liaison intime qui s'étoit formée entre Boileau, Racine, Molière et lui, et les réunions qui eurent long-temps lieu entre eux. Notre poète s'est désigné lui-même par le nom de Polyphile, tiré du grec, et qui signifie celui qui aime beaucoup de choses.

le principal caractère. Ils penchoient tous deux vers le lyrique, avec cette différence qu'Acante avoit quelque chose de plus touchant, Polyphile de plus fleuri. Des deux autres amis, que j'appellerai Ariste et Gelaste, le premier étoit sérieux sans être incommode ; l'autre étoit fort gai.

La proposition d'Acante fut approuvée. Ariste dit qu'il y avoit de nouveaux embellissements à Versailles : il falloit les aller voir, et partir matin, afin d'avoir le loisir de se promener après qu'ils auroient entendu les aventures de Psyché. La partie fut incontinent conclue : dès le lendemain ils l'exécutèrent. Les jours étoient encore assez longs, et la saison belle ; c'étoit pendant le dernier automne.

Nos quatre amis, étant arrivés à Versailles de fort bonne heure, voulurent voir, avant le dîner, la ménagerie : c'est un lieu rempli de plusieurs sortes de volatiles et de quadrupèdes, la plupart très-rare et de pays éloignés. Ils admirèrent en combien d'espèces une seule espèce d'oiseaux se multiplioit, et louèrent l'artifice et les diverses imaginations de la nature, qui se joue dans les animaux comme elle fait dans les fleurs. Ce qui leur plut davantage, ce furent les demoiselles de Numidie¹, et certains oiseaux pêcheurs qui ont

¹ La demoiselle de Numidie est l'*ardea virgo* des naturalistes, remarquable par sa taille svelte, son cou noir, et deux touffes de plumes blanches effilées qui lui tombent des deux côtés de la tête. Ces oiseaux ressemblent à nos grues ; mais on en a formé un genre à part, sous le nom d'*Anthropoides*, parce qu'ils imitent les gestes de l'homme, et aiment à se donner en spectacle. Ils se trouvent en

un bec extrêmement long, avec une peau au-dessous qui leur sert de poche. Leur plumage est blanc, mais d'un blanc plus clair que celui des cygnes; même de près, il paroît carné, et tire sur la couleur de rose vers la racine. On ne peut rien voir de plus beau. C'est une espèce de cormorans¹.

Comme nos gens avoient encore du loisir, ils firent un tour à l'orangerie². La beauté et le nombre des orangers et des autres plantes qu'on y conserve ne se sauroit exprimer. Il y a tel de ces arbres qui a résisté aux attaques de cent hivers.

Acante, ne voyant personne autour de lui que ses trois amis (celui qui les conduisoit étoit éloigné); Acante, dis-je, ne se put tenir de réciter certains couplets de poésie que les autres se souvinrent d'avoir vus dans un ouvrage de sa façon.

Sommes-nous, dit-il, en Provence?
 Quel amas d'arbres toujours verts
 Triomphe ici de l'inclémence
 Des aquilons et des hivers!

Jasmins dont un air doux s'exhale,
 Fleurs que les vents n'ont pu ternir,

Afrique; mais ils sont rares; et les seules observations que nous ayons sur ce qui les concerne ont été faites sur ces mêmes individus, amenés sous Louis XIV à la ménagerie de Versailles, et dont La Fontaine parle ici. (W).

¹ C'étoient des pélicans, et la description que La Fontaine en donne est fort exacte: il est assez étonnant qu'il n'ait pas connu leur nom, plus ancien que lui dans la langue françoise, et qui se trouve dans Belon. (W).

² Depuis l'époque à laquelle La Fontaine écrivit, l'orangerie de Versailles a été fort embellie par la construction d'une magnifique serre en souterrain, faite sur les dessins de J.-H. Mansard, en 1685 et 1686. (W).

Aminte en blancheur vous égale;
 Et vous m'en faites souvenir.

Orangers, arbres que j'adore,
 Que vos parfums me semblent doux!
 Est-il dans l'empire de Flore
 Rien d'agréable comme vous?

Vos fruits aux écorces solides
 Sont un véritable trésor;
 Et le jardin des Hespérides
 N'avoit point d'autres pommes d'or.

Lorsque votre automne s'avance,
 On voit encor votre printemps;
 L'espoir avec la jouissance
 Logent chez vous en même temps.

Vos fleurs ont embaumé tout l'air que je respire:
 Toujours un aimable zéphyre
 Autour de vous se va jouer.
 Vous êtes nains; mais tel arbre géant,
 Qui déclare au soleil la guerre,
 Ne vous vaut pas,
 Bien qu'il couvre un arpent de terre
 Avec ses bras.

La nécessité de manger fit sortir nos gens de ce lieu si délicieux. Tout leur dîner se passa à s'entretenir des choses qu'ils avoient vues, et à parler du monarque pour qui on a rassemblé tant de beaux objets. Après avoir loué ses principales vertus, les lumières de son esprit, ses qualités héroïques, la science de commander; après, dis-je, l'avoir loué fort long-temps, ils revinrent à leur premier entretien, et dirent que Jupiter seul peut

continuellement s'appliquer à la conduite de l'univers. Les hommes ont besoin de quelque relâche. Alexandre faisoit la débauche; Auguste jouoit. Scipion et Lælius s'amusoient souvent à jeter des pierres plates sur l'eau : notre monarque se divertit à faire bâtir des palais, cela est digne d'un roi. Il y a même une utilité générale; car, par ce moyen, les sujets peuvent prendre part aux plaisirs du prince, et voir avec admiration ce qui n'est pas fait pour eux. Tant de beaux jardins et de somptueux édifices sont la gloire de leur pays. Et que ne disent point les étrangers! Que ne dira point la postérité quand elle verra ces chefs-d'œuvre de tous les arts!

Les réflexions de nos quatre amis finirent avec leur repas. Ils retournèrent au château, virent les dedans, que je ne décrirai point, ce seroit une œuvre infinie. Entre autres beautés, ils s'arrêtèrent longtemps à considérer le lit, la tapisserie et les sièges dont on a meublé la chambre et le cabinet du roi. C'est un tissu de la Chine, plein de figures qui contiennent toute la religion de ce pays-là. Faute de brachmane, nos quatre amis n'y comprirent rien.

Du château ils passèrent dans les jardins, et prièrent celui qui les conduisoit de les laisser dans la grotte jusqu'à ce que la chaleur fût adoucie; ils avoient fait apporter des sièges. Leur billet venoit de si bonne part, qu'on leur accorda ce qu'ils demandoient : même afin de rendre le lieu plus frais,

on en fit jouer les eaux. La face de cette grotte est composée, en dehors, de trois arcades, qui font autant de portes grillées. Au milieu d'une des arcades est un soleil de qui les rayons servent de barreaux aux portes : il ne s'est jamais rien inventé de si à propos, ni de si plein d'art. Au-dessus sont trois bas-reliefs.

Dans l'un, le dieu du jour achève sa carrière.
Le sculpteur a marqué ces longs traits de lumière,
Ces rayons dont l'éclat, dans les airs s'épanchant,
Peint d'un si riche émail les portes du couchant.
On voit aux deux côtés le peuple d'Amathonte
Préparer le chemin sur des dauphins qu'il monte.
Chaque Amour à l'envi semble se réjouir
De l'approche du dieu dont Thétis va jouir;
Des troupes de Zéphyr dans les airs se promènent,
Les Tritons empressés sur les flots vont et viennent.
Le dedans de la grotte est tel, que les regards,
Incertains de leur choix, courent de toutes parts.
Tant d'ornements divers, tous capables de plaire,
Font accorder le prix tantôt au statuaire
Et tantôt à celui dont l'art industrieux
Des trésors d'Amphitrite a revêtu ces lieux.
La voûte et le pavé sont d'un rare assemblage :
Ces cailloux que la mer pousse sur son rivage,
Ou qu'enferme en son sein le terrestre élément,
Différents en couleur, font maint compartiment.
Au haut de six piliers d'une égale structure,
Six masques de rocaille, à grotesque figure,
Songes de l'art, démons bizarrement forgés,
Au-dessus d'une niche en face sont rangés.
De mille raretés la niche est toute pleine :
Un Triton d'un côté, de l'autre une Sirène,
Ont chacun une conque en leurs mains de rocher;
Leur souffle pousse un jet qui va loin s'épancher.
Au haut de chaque niche un bassin répand l'onde :

Le masque la vomit de sa gorge profonde;
 Elle retombe en nappe, et compose un tissu
 Qu'un autre bassin rend sitôt qu'il l'a reçu.
 Le bruit, l'éclat de l'eau, sa blancheur transparente,
 D'un voile de cristal alors peu différente,
 Font goûter un plaisir de cent plaisirs mêlé.
 Quand l'eau cesse, et qu'on voit son cristal écoulé,
 La nacre et le corail en réparent l'absence:
 Morceaux pétrifiés, coquillage, croissance,
 Caprices infinis du hasard et des eaux,
 Reparoissent aux yeux, plus brillants et plus beaux.
 Dans le fond de la grotte, une arcade est remplie
 De marbres à qui l'art a donné de la vie.
 Le dieu de ces rochers, sur une urne penché,
 Goûte un morne repos, en son antre couché.
 L'urne verse un torrent; tout l'antre s'en abreuve;
 L'eau retombe en glacis, et fait un large fleuve.

J'ai pu jusqu'à présent exprimer quelques traits
 De ceux que l'on admire en ce moite palais:
 Le reste est au-dessus de mon faible génie.
 Toi qui lui peux donner une force infinie,
 Dieu des vers et du jour, Phébus, inspire-moi:
 Aussi bien désormais faut-il parler de toi.
 Quand le Soleil est las, et qu'il a fait sa tâche,
 Il descend chez Thétis, et prend quelque relâche:
 C'est ainsi que Louis s'en va se délasser
 D'un soin que tous les jours il faut recommencer.
 Si j'étois plus savant en l'art de bien écrire,
 Je peindrois ce monarque étendant son empire:
 Il lanceroit la foudre; on verroit à ses pieds
 Des peuples abattus, d'autres humiliés.
 Je laisse ces sujets aux maîtres du Parnasse;
 Et pendant que Louis, peint en dieu de la Thrace,
 Fera bruire en leurs vers tout le sacré vallon,
 Je le célébrerai sous le nom d'Apollon.

Ce dieu, se reposant sous ces voûtes humides,
 Est assis au milieu d'un chœur de Néréides.
 Toutes sont des Vénus, de qui l'air gracieux
 N'entre point dans son cœur, et s'arrête à ses yeux.

Il n'aime que Thétis, et Thétis les surpasse.
 Chacune, en le servant, fait office de Grace.
 Doris verse de l'eau sur la main qu'il lui tend.
 Chloé dans un bassin reçoit l'eau qu'il répand.
 A lui laver les pieds Mécicerte s'applique.
 Delphire entre ses bras tient un vase à l'antique.
 Climène auprès du dieu pousse en vain des soupirs:
 Hélas! c'est un tribut qu'elle envoie aux Zéphirs:
 Elle rougit parfois, parfois baisse la vue
 (Rougit, autant que peut rougir une statue:
 Ce sont des mouvements qu'au défaut du sculpteur
 Je veux faire passer dans l'esprit du lecteur).
 Parmi tant de beautés, Apollon est sans flamme;
 Celle qu'il s'en va voir seule occupe son ame.
 Il songe au doux moment où, libre et sans témoins,
 Il reverra l'objet qui dissipe ses soins.
 Oh! qui pourroit décrire en langue du Parnasse
 La majesté du dieu, son port si plein de grace,
 Cet air que l'on n'a point chez nous autres mortels,
 Et pour qui l'âge d'or inventa les autels!
 Les coursiers de Phébus, aux flambantes narines,
 Respirent l'ambrosie en des grottes voisines,
 Les Tritons en ont soin: l'ouvrage est si parfait,
 Qu'ils semblent panteler du chemin qu'ils ont fait.
 Aux deux bouts de la grotte, et dans deux enfonçures,
 Le sculpteur a placé deux charmantes figures:
 L'une est le jeune Acis, aussi beau que le jour.
 Les accords de sa flûte inspirent de l'amour:
 Debout contre le roc, une jambe croisée,
 Il semble par ses sons attirer Galatée;
 Par ses sons, et peut-être aussi par sa beauté.
 Le long de ces lambris un doux charme est porté.
 Les oiseaux, envieux d'une telle harmonie,
 Épuisent ce qu'ils ont et d'art et de génie.
 Philomèle, à son tour, veut s'entendre louer,
 Et chante par ressorts que l'onde fait jouer.
 Écho même répond; Écho, toujours hôtesse
 D'une voûte ou d'un roc témoin de sa tristesse.
 L'onde tient sa partie. Il se forme un concert

Où Philomèle, l'eau, la flûte, enfin tout sert,
 Deux lustres de rocher de ces voûtes descendent,
 En liquide cristal leurs branches se répandent :
 L'onde sert de flambeaux ; usage tout nouveau.
 L'art en mille façons a su prodiguer l'eau :
 D'une table de jaspe un jet part en fusée ;
 Puis en perles retombe, en vapeur, en rosée.
 L'effort impétueux dont il va s'élançant
 Fait frapper le lambris au cristal jaillissant.
 Telle et moins violente est la halle enflammée,
 L'onde, malgré son poids, dans le plomb renfermée,
 Sort avec un fracas qui marque son dépit,
 Et plaît aux écoutants, plus il les étourdit.
 Mille jets, dont la pluie à l'entour se partage,
 Mouillent également l'imprudent et le sage.
 Craindre ou ne craindre pas à chacun est égal :
 Chacun se trouve en butte au liquide cristal.
 Plus les jets sont confus, plus leur beauté se montre.
 L'eau se croise, se joint, s'écarte, se rencontre,
 Se rompt, se précipite à travers les rochers,
 Et fait, comme alambics, distiller leurs planchers.
 Niches, enfoncements, rien ne sert de refuge.
 Ma muse est impuissante à peindre ce déluge.
 Quand d'une voix de fer je frapperois les cieux,
 Je ne pourrois nombrer les charmes de ces lieux¹.

¹ La Fontaine a décrit dans ces vers la célèbre *grotte de Thétis*, qui était alors une des plus grandes merveilles de Versailles, et qui n'existe plus aujourd'hui. Louis XIV la fit détruire : l'agrandissement du château rendit ce sacrifice nécessaire. Cette grotte fit place à l'alle neuve du nord, dans laquelle on pratiqua une chapelle, qui est devenue le vaste salon d'Hercule, lorsqu'en 1711 la chapelle qu'on voit actuellement eut été achevée. Le beau groupe d'Apollon, avec ses coursiers et ses nymphes, ouvrage de Girardon, de Regnaudin, de Guérin et de Marsy, qui ornoit cette grotte, fut transporté dans le bosquet des dômes ; mais ensuite, et toujours du temps de Louis XIV, il fut rapproché du château, dans un petit bosquet simple et triste, et tourné vers le levant, ce qui faisoit un contresens avec l'allégorie qu'il représente. Enfin, en 1778, M. d'Angivilliers fit retourner tout ce groupe à l'exposition du couchant, et le fit placer sur un rocher artificiel, exécuté d'après les dessins du peintre Robert. Ce groupe forme encore aujourd'hui tout l'ornement du bosquet connu sous le nom du *Rocher* ou des *Bains d'Apollon*. (W.)

Les quatre amis ne voulurent point être mouillés ; ils prièrent celui qui leur faisoit voir la grotte de réserver ce plaisir pour le bourgeois ou pour l'Allemand, et de les placer en quelque coin où ils fussent à couvert de l'eau. Ils furent traités comme ils souhaitoient. Quand leur conducteur les eut quittés, ils s'assirent à l'entour de Polyphile, qui prit son cahier ; et, ayant toussé pour se nettoyer la voix, il commença par ces vers :

Le dieu qu'on nomme Amour n'est pas exempt d'aimer :
 A son flambeau quelquefois il se brûle ;
 Et si ses traits ont eu la force d'entamer
 Les cœurs de Pluton et d'Hercule,
 Il n'est pas inconvenient
 Qu'étant aveugle, étourdi, téméraire,
 Il se blesse en les maniant ;
 Je n'y vois rien qui ne se puisse faire :
 Témoin Psyché, dont je vous veux conter
 La gloire et les malheurs, chantés par Apulée.
 Cela vaut bien la peine d'écouter ;
 L'aventure en est signalée.

Polyphile toussa encore une fois après cet exorde ; puis, chacun s'étant préparé de nouveau pour lui donner plus d'attention, il commença ainsi son histoire :

Lorsque les villes de la Grèce étoient encore soumises à des rois, il y en eut un qui, régna avec beaucoup de bonheur, se vit non-seulement aimé de son peuple, mais aussi recherché de tous ses voisins. C'étoit à qui gagneroit son amitié ; c'étoit à qui vivroit avec lui dans une parfaite cor-

respondance; et cela, parce qu'il avoit trois filles à marier. Toutes trois étoient plus considérables par leurs attraits que par les états de leur père. Les deux aînées eussent pu passer pour les plus belles filles du monde, si elles n'eussent point eu de cadette; mais véritablement cette cadette leur nuisoit fort. Elle n'avoit que ce défaut-là : défaut qui étoit grand, à n'en point mentir; car Psyché (c'est ainsi que leur jeune sœur s'appeloit), Psyché, dis-je, possédoit tous les appas que l'imagination peut se figurer, et ceux où l'imagination même ne peut atteindre. Je ne m'amuserai point à chercher des comparaisons jusque dans les astres pour vous la représenter assez dignement : c'étoit quelque chose au-dessus de tout cela, et qui ne se sauroit exprimer par les lis, les roses, l'ivoire ni le corail. Elle étoit telle enfin que le meilleur poète auroit de la peine à en faire une pareille. En cet état, il ne se faut pas étonner si la reine de Cythère en devint jalouse. Cette déesse appréhendoit, et non sans raison, qu'il ne lui fallût renoncer à l'empire de la beauté, et que Psyché ne la détrônât : car, comme on est toujours amoureux des choses nouvelles, chacun couroit à cette nouvelle Vénus. Cythérée se voyoit réduite aux seules îles de son domaine; encore une bonne partie des Amours, anciens habitants de ces îles bienheureuses, la quittoient-ils pour se mettre au service de sa rivale. L'herbe croissoit dans ses temples, qu'elle avoit vus naguère si fréquentés : plus d'offrandes, plus de

dévots, plus de pèlerinages pour l'honorer. Enfin la chose passa si avant, qu'elle en fit ses plaintes à son fils, et lui représenta que le désordre iroit jusqu'à lui.

Mon fils, dit-elle, en lui baisant les yeux,
La fille d'un mortel en veut à ma puissance;
Elle a juré de me chasser des lieux
Où l'on me rend obéissance:
Et qui sait si son insolence
N'ira pas jusqu'au point de me vouloir ôter
Le rang que dans les cieus je pense mériter?

Paphos n'est plus qu'un séjour importun :
Des Graces et des Ris la troupe m'abandonne;
Tous les Amours, sans en excepter un,
S'en vont servir cette personne.
Si Psyché veut notre couronne,
Il faut la lui donner; elle seule aussi bien
Fait en Grèce à présent votre office et le mien.
L'un de ces jours je lui vois pour époux
Le plus beau, le mieux fait de tout l'humain lignage,
Sans le tenir de vos traits ni de vous,
Sans vous en rendre aucun hommage.
Il naîtra de leur mariage
Un autre Cupidon, qui d'un de ses regards
Fera plus mille fois que vous avec vos dards.
Prenez-y garde; il vous y faut songer :
Rendez-la malheureuse; et que cette cadette,
Malgré les siens, épouse un étranger
Qui ne sache où trouver retraite,
Qui soit laid, et qui la maltraite,
La fasse consumer en regrets superflus,
Tant que ni vous ni moi nous ne la craignons plus.

Ces extrémités où s'emporta la déesse marquent
merveilleusement bien le naturel et l'esprit des

femmes : rarement se pardonnent-elles l'avantage de la beauté. Et je dirai en passant que l'offense la plus irrémissible parmi ce sexe, c'est quand l'une d'elles en défait une autre en pleine assemblée; cela se venge ordinairement comme les assassinats et les trahisons. Pour revenir à Vénus, son fils lui promit qu'il la vengeroit. Sur cette assurance, elle s'en alla à Cythère en équipage de triomphante. Au lieu de passer par les airs, et de se servir de son char et de ses pigeons, elle entra dans une conque de nacre, attelée de deux dauphins. La cour de Neptune l'accompagna. Ceci est proprement matière de poésie : il ne siéroit guère bien à la prose de décrire une cavalcade de dieux marins : d'ailleurs je ne pense pas qu'on pût exprimer avec le langage ordinaire ce que la déesse parut alors.

C'est pourquoi nous dirons en langage rimé
Que l'empire flottant en demeura charmé.
Cent Tritons, la suivant jusqu'au port de Cythère,
Par leurs divers emplois s'efforcent de lui plaire.
L'un nage à l'entour d'elle, et l'autre au fond des eaux
Lui cherche du corail et des trésors nouveaux.
L'un lui tient un miroir fait de cristal de roche;
Aux rayons du soleil l'autre en défend l'approche.
Palémon, qui la guide, évite les rochers :
Glaucque de son cornet fait retentir les mers :
Thétis lui fait ouïr un concert de Sirènes.
Tous les Vents attentifs retiennent leurs haleines.
Le seul Zéphyre est libre, et d'un souffle amoureux
Il caresse Vénus, se joue à ses cheveux;
Contre ses vêtements parfois il se courrouce.
L'onde, pour la toucher, à longs flots s'entrepousse;

Et d'une égale ardeur chaque flot à son tour
S'en vient baiser les pieds de la mère d'Amour.

Cela devoit être beau, dit Gelaste; mais j'aime-
rois mieux avoir vu votre déesse au milieu d'un
bois, habillée comme elle étoit quand elle plaïda
sa cause devant un berger. Chacun sourit de ce
qu'avoit dit Gelaste; puis Polyphile continua en
ces termes :

A peine Vénus eut fait un mois de séjour à Cy-
thère, qu'elle sut que les sœurs de son ennemie
étoient mariées, que leurs maris, qui étoient deux
rois leurs voisins, les traitoient avec beaucoup
de douceur et de témoignages d'affection; enfin
qu'elles avoient sujet de se croire heureuses. Quant
à leur cadette, il ne lui étoit resté pas un seul amant,
elle qui en avoit eu une telle foule que l'on en savoit
à peine le nombre : ils s'étoient retirés comme par
miracle, soit que ce fût le vouloir des dieux, soit
par une vengeance particulière de Cupidon. On
avoit encore de la vénération, du respect, de l'ad-
miration pour elle, si vous voulez; mais on n'avoit
plus de ce qu'on appelle amour : cependant c'est
la véritable pierre de touche à quoi l'on juge or-
dinairement des charmes de ce beau sexe.

Cette solitude de soupirants, près d'une personne
du mérite de Psyché, fut regardée comme un pro-
dige, et fit craindre aux peuples de la Grèce qu'il
ne leur arrivât quelque chose de fort sinistre. En
effet, il y avoit de quoi s'étonner. De tout temps
l'empire de Cupidon, aussi bien que celui des flots,

a été sujet à des changements ; mais jamais il n'en étoit arrivé de semblable : au moins n'y en avoit-il point d'exemples dans ces pays. Si Psyché n'eût été que belle, on ne l'eût pas trouvé si étrange ; mais, comme j'ai dit, outre la beauté qu'elle possédoit en un souverain degré de perfection, il ne lui manquoit aucune des graces nécessaires pour se faire aimer : on lui voyoit un million d'amours, et pas un amant.

Après que chacun eut bien raisonné sur ce miracle, Vénus déclara qu'elle en étoit cause ; qu'elle s'étoit ainsi vengée par le moyen de son fils ; que les parents de Psyché n'avoient qu'à se préparer à d'autres malheurs, parce que son indignation durerait autant que la vie, ou du moins autant que la beauté de leur fille ; qu'ils auroient beau s'humilier devant ses autels, et que les sacrifices qu'ils lui feroient seroient inutiles, à moins que de lui sacrifier Psyché même.

C'est ce qu'on n'étoit pas résolu de faire : loin de cela, quelques personnes dirent à la belle que la jalousie de Vénus lui étoit un témoignage bien glorieux, et que ce n'étoit pas être trop malheureuse que de donner de l'envie à une déesse, et à une déesse telle que celle-là.

Psyché eût voulu que ces fleurettes lui eussent été dites par un amant. Bien que sa fierté l'empêchât de témoigner aucun déplaisir, elle ne laissoit pas de verser des pleurs en secret. Qu'ai-je fait au fils de Vénus ? disoit-elle souvent en soi-même ; et

que lui ont fait mes sœurs, qui sont si contentes ? Elles ont eu des amants de reste ; moi, qui croyois être la plus aimable, je n'en ai plus. De quoi me sert ma beauté ? Les dieux, en me la donnant, ne m'ont pas fait un si grand présent que l'on s'imagine : je leur en rends la meilleure part ; qu'ils me laissent au moins un amant, il n'y a fille si misérable qui n'en ait un : la seule Psyché ne sauroit rendre personne heureux ; les cœurs que le hasard lui a donnés, son peu de mérite les lui fait perdre. Comment me puis-je montrer après cet affront ? Va, Psyché, va te cacher au fond de quelque désert : les dieux ne t'ont pas faite pour être vue, puisqu'ils ne t'ont pas faite pour être aimée.

Tandis qu'elle se plaignoit ainsi, ses parents ne s'affligeoient pas moins de leur part ; et, ne pouvant se résoudre à la laisser sans mari, ils furent contraints de recourir à l'oracle. Voici la réponse qui leur fut faite, avec la glose que les prêtres y ajoutèrent :

L'époux que les destins gardent à votre fille
Est un monstre cruel qui déchire les cœurs,
Qui trouble maint état, détruit mainte famille,
Se nourrit de soupirs, se baigne dans les pleurs.

A l'univers entier il déclare la guerre,
Courant de bout en bout, un flambeau dans la main :
On le craint dans les cieus, on le craint sur la terre ;
Le Styx n'a pu borner son pouvoir souverain.

C'est un empoisonneur, c'est un incendiaire,
Un tyran qui de fers charge jeunes et vieux.